

<b>Zeitschrift:</b>	Schweizer Archiv für Tierheilkunde SAT : die Fachzeitschrift für Tierärztinnen und Tierärzte = Archives Suisses de Médecine Vétérinaire
	ASMV : la revue professionnelle des vétérinaires
<b>Herausgeber:</b>	Gesellschaft Schweizer Tierärztinnen und Tierärzte
<b>Band:</b>	99 (1957)
<b>Heft:</b>	12
<b>Artikel:</b>	Hommes et bêtes de notre temps
<b>Autor:</b>	Carnat, Germain
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-593066">https://doi.org/10.5169/seals-593066</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

bestiame importato o ancora meglio combinazione armonica di questi due fattori. Dapprima viene organizzato l'affidamento medico-veterinario, il che per la mancanza di veterinari avviene da parte della FAO con aiuto tecnico. Poi si enumerano le principali malattie di animali le quali hanno un'importanza economica. In prima linea sono le malattie di natura parassitaria. I parassiti esterni che causano maggior danno sono le zecche e i tafani della pelle; quelli interni sono i piroplasmi, gli anaplasmi e gli strongili. La rabbia, il carbonchio ematico e la pastorellosi danno da fare in singole regioni. Dalle prime indagini è risultato che la tubercolosi e la brucellosi compaiono relativamente poco. Le difficoltà della lotta contro le epizoozie non risiedono nella scelta del metodo, ma molto di più nel modo di applicarlo, cioè nella creazione di un clima psicologico favorevole e nella scelta di personale adatto. Queste difficoltà sono notevoli soprattutto quando si tratta di prevenire un pericolo serio ma ancora lontano, come è per esempio quello dell'afra epizootica.

### Summary

After some collecting remarks on population and geography of central America the author describes problems of raising animals, improvement of the efficiency, of the native resistant animals, acclimatisation of imported animals, or – better – a combination of these factors. Veterinary attendance is being organized by assistance of the FAO, necessary by the lack of veterinarians. The most important diseases are parasitic and the most noxious parasites are ticks and skin flies, piroplasms, anaplasms and strongyloids. Rabies, anthrax and pasteurellosis are important in certain places, primary investigations have shown that tuberculosis and brucellosis are rare. The difficulties in disease control are not the methods, but rather their appliance, the creation of an adapted psychological climate and education of appropriate persons. These difficulties are especially prominent in the prophylaxis of serious but still distant dangers, for instance foot and mouth disease.

## Hommes et bêtes de notre temps

Par PD Dr. Germain Carnat, Delémont,  
Lauréat et Membre correspondant de l'Académie vétérinaire de France

Il arrive souvent, dans les régions montagneuses à pâturages et quelquefois en plaine lors de la «vaine pâture», que le conducteur d'une grosse voiture se voie contraint de dépasser ou de croiser quelques pièces de bétail égarées ou chassées sur la route. A son grand mécontentement, ni les appels tonitruants du claxon, ni le ronflement du moteur, ni même les gesticulations maladroites du bouvier qui suit les bêtes, ne réussissent à lui faciliter le passage. Il pense alors que s'il avait affaire à une bande d'animaux sauvages, lièvres ou chevreuils, ils auraient pris la fuite, et quelle fuite! à la moindre perception de son arrivée.

Cette étrange différence d'attitude, c'est l'homme qui l'a provoquée. Elle tient à ce qu'on appelle: le phénomène de la crêche. En effet, en supprimant à l'animal le souci de rechercher sa nourriture, de lutter pour la vie,

l'homme en a fait un être docile. Non seulement il lui a fait perdre sa liberté, mais il est allé jusqu'à détruire ou tout au moins fortement amenuiser son instinct de conservation. Ainsi, il réussit à créer l'animal domestique.

Précisons que nous n'entendons pas l'adjectif au sens étymologique stricte. Ce serait la source de joyeuses plaisanteries, car l'adjectif signifie : qui a rapport à l'habitation, puis, familier, et ensuite, attaché à une demeure. Dans cette perspective, les parasites les plus indésirables dans nos demeures, tels les puces, les poux et toute espèce de vermine seraient les animaux les plus domestiques. Non, réservons l'adjectif domestique aux animaux qui unissent à des caractères de docilité et de malléabilité évidents, une utilité incontestable, et qui, en contrepartie, réclament de l'homme du fourrage et des soins. Le bovidé en est l'espèce la plus commune.

Souvent, les savants se sont occupés à rechercher où et comment s'était accomplie la domestication; mais les solutions qu'ils ont proposées ne nous semblent pas exhaustives. On a bien des raisons de penser qu'elle ne s'est accomplie que progressivement, par une somme d'actes instinctifs et de raisonnements élémentaires, à l'exclusion de toute intervention révolutionnaire. Le seul fait que de nos jours certains animaux sauvages, retenus en captivité, deviennent stériles, permettrait de nous faire entrevoir la somme d'efforts d'adaptation, de ruses et de tours nécessaires pour découvrir qu'il était indispensable de tenir en plein air ces animaux emprisonnés. En somme, il fallait provoquer une transformation radicale de l'organisme psychique de ces animaux, et la science actuelle est d'avis que cette transformation s'effectua principalement par le système nerveux central qui, en influençant les cellules germinales, a permis aux animaux capturés de renoncer quasi volontairement à la liberté en faveur d'un esclavage automatique. Les données récentes du Mitchourisme n'ont pas suffi à éclairer la question primordiale des caractères acquis, et nous voilà devant un problème d'héritérité dans l'espace et le temps qui a aussi échappé à l'esprit des partisans modernes de l'insémination artificielle.

Les dessins ou peintures rupestres de la préhistoire nous laissent conjecturer que l'homme a recouru surtout aux pièges, aux lassos, aux fosses, à la faim pour capturer ses sujets. Le pieu a dû être, à l'origine, le «camp de concentration», tandis que les lianes, les lanières de cuir ou les cordes devenaient l'instrument de «détention individuelle». On voit sans peine la distance qui sépare ces méthodes de celles qui nous ont donné le cheval dressé de l'école espagnole.

Il est aussi permis de se demander quels points du globe virent les premiers essais de domestication. Toutefois, étant donné l'état des recherches à ce sujet, il serait téméraire de notre part de vouloir préciser les lieux et les dates. Nos avis comporteraient beaucoup de suppositions et peu de certitude, car sur de nombreux points de ces questions si disputées nous attendons encore l'arbitrage des paléonthologues, ces gardiens des fossiles. On admet généralement que les cinq premières espèces qui ont été domestiquées sont : le chien, le porc, la chèvre, le mouton et la vache. Le cheval

compte parmi celles qui s'opposèrent le plus longtemps à la domestication et il semble, par opposition aux autres animaux domestiqués, qu'il ait eu ses cantons privilégiés. Notons en passant que le chat, devenu aujourd'hui l'ami par excellence des poètes, des médecins, des juristes ou autres artistes qui font métier de découvrir l'âme humaine, reste le seul animal domestique dont l'origine nous soit encore inconnue. Disons cependant que la science moderne tend à accepter la thèse de l'origine multiple des animaux domestiques et de la domestication, sans exclure pour autant la transmission des animaux domestiqués et des techniques de domestication possédés par un groupement humain à un autre groupement humain moins développé.

Malgré les incertitudes qui subsistent au sujet des phases de cette lente évolution de la domestication, il demeure un fait certain que nous aimeraisons souligner : d'une part, l'animal domestique tel que nous le connaissons est tout entier la conquête de notre civilisation. Mais, d'autre part, cette conquête est une des bases de notre civilisation. L'humanité a tiré profit des animaux, mais pour pouvoir en tirer profit, elle dut modifier son style.

Pour peu que nous nous intéressions au développement des civilisations, nous verrons sans peine l'évolution que la domestication de l'animal fit subir à notre civilisation. Lorsqu'à l'âge néolithique – disons, pour fixer nos idées, au temps des lacustres – le chasseur de l'âge paléolithique se transforma en pasteur, il apprivoisa certains grands animaux pour les faire servir à ses nombreux besoins, même culturels. Pour obtenir ce résultat, il fallait pourvoir à leur entretien en leur créant un habitat et en travaillant la terre : le chasseur nomade devint sédentaire. Sa famille et la société qu'il put créer prirent un autre aspect. Voilà, en trois mots, le fruit culturel de la domestication. Il faut toutefois bien se garder de ne voir dans cet apprivoisement de certains grands animaux sauvages, qu'un simple facteur technique de civilisation.

Il nous paraît nécessaire d'ouvrir ici une parenthèse pour tenter de définir les termes de culture et de civilisation, que nous venons d'employer. La différence, en effet, que la langue allemande met entre ces deux vocables est frappante : C'est l'origine de nombreuses méprises, et c'est pour protester contre ces confusions que M. Endrès dit en plaisantant : Quand un appartement possède une belle salle de bain, cela correspond à un besoin de civilisation; tandis que si les locataires ne s'en servent pas, on dit qu'ils manquent de culture.

En français, il faut entendre le mot culture – par analogie à la culture de la terre – comme une mise en œuvre pour obtenir des fruits. C'est l'esprit qui préside à cette mise en œuvre, ce sont les règles, les aspirations de cet esprit. Si l'on veut définir une culture, la culture occidentale, par exemple, il faut étudier particulièrement les mobiles qui poussent l'Occidental à connaître, ce qu'il a l'intention de faire de son savoir, de même que ses réactions devant le savoir acquis.

Le savoir acquis et aussi les méthodes, les techniques, les tentatives d'explication de ce savoir – qui de nos jours ont un si grand succès – constituent la civilisation. Il va sans dire que l'esprit de l'homme est un, et que c'est dans cet esprit que voisinent et savoir et désir de savoir. Il s'en suit donc une action réciproque, si bien qu'il n'y a pas de civilisation sans culture ni de culture sans civilisation, comme il n'y a pas de fruits sans arbres ni d'arbres sans fruits.

Ainsi, dans une perspective culturelle et historique, la conquête et l'approche des grands animaux comme des plus petits nous apparaît comme un des plus grands stimulants de l'intelligence et de l'énergie humaines. C'est l'homme tout entier, avec son intelligence et son âme, qui est allé à la rencontre des animaux.

Quoi de plus normal que le primitif ait cherché dans le contact avec ces frères inférieurs – ou supérieurs! – une solution à ses angoisses religieuses? L'histoire des religions nous fait voir la diversité et la multiplicité de significations que prirent les animaux aux yeux des hommes. Tantôt les animaux nous apparaissent comme des divinités terribles – d'où le totemisme, cette ancienne pratique basée sur la peur de la vengeance des animaux –, tantôt comme une sorte de génies tutélaires – telle cette pratique selon laquelle certains villages indiens, de nos jours encore, nourrissent un gros serpent qui a son arbre sacré au milieu de la place principale de la localité et qui doit les protéger contre les mauvais sorts. Plus tard, les théologies se développant, on a cherché à organiser, réglementer cette promiscuité d'essence religieuse, encore ténébreuse, entre les animaux et les hommes. On utilisa les animaux comme objet de sacrifice à des divinités conçues dès lors comme transcendantes, en distinguant sévèrement les animaux dits purs des animaux réputés impurs. Seuls les ruminants à pieds fourchus furent déclarés purs. Le monde juif et le monde arabe, de nos jours encore, reconnaissent ces prescriptions. Le porc reste un animal proscrit et l'on a soin de ne manger que de la viande dite «kasher». Songeons aussi à la vache sacrée des Indes, intouchable, qui est pour Gandhi le symbole de la maternité universelle.

Rire et se divertir sont le propre de l'homme. Il n'est donc pas étonnant que le besoin d'amusement ait poussé l'homme vers les animaux. La gamme de plaisirs que ceux-ci lui procurent n'est pas loin de se restreindre. Nos vieilles littératures nous décrivent faucons et éperviers dressés pour la chasse des grands seigneurs; les voyageurs nous racontent les courses de taureaux et les combats de coqs et l'on pourrait rédiger des volumes entiers à transcrire les réparties saugrenues de quelque perroquet indiscret. Bref, le compagnonnage de certains animaux est pour l'homme une telle source de vitalité et d'humanité, qu'on ne saurait imaginer un homme digne de ce nom et qui n'ait pas son animal privilégié.

Enfin, et c'est là que nous en voulions venir, si l'homme s'est approché de certains animaux, s'il les a domestiqués, c'est parce qu'il a vu très tôt en eux une source de profits. La civilisation dont notre époque est l'aboutissement, là où les sociétés dont nous sommes les descendants, ont été basées fondamentalement sur l'économie agricole. Notre banquier cherche à grossir son capital tout comme nos pères ont cherché à agrandir leur cheptel. Cheptel ou capital, c'est le même mot: les deux formes reposent sur la même racine latine: *capita*, qui veut dire: nombre de têtes de bétail.

Depuis des siècles, l'homme est tributaire de l'animal dans son alimentation, pour ses vêtements, pour ses transports. Jusqu'à nos jours, on ne

pouvait concevoir d'âge où l'homme en viendrait à se passer de l'animal. Les progrès de la science et de l'industrie humaines ont transformé notre style de vie. Nous ne savons déjà plus que jusqu'à l'introduction du sucre de canne, les abeilles étaient les seuls fournisseurs de cette matière, et nous avons déjà oublié le cadeau que nous firent les émigrés huguenots en introduisant chez nous la sériciculture. On «éduquait» le ver à soie pour en tirer davantage et quelques unes de nos villes ont tiré leur fortune de cette industrie.

Nous sommes au début d'une nouvelle civilisation où la mécanique et la chimie jouent les rôles-clés. Elles seront bientôt à même de nous produire en masse tout ce que l'homme tirait avec peine de l'animal jusqu'à présent.

Verrons-nous ainsi la disparition des animaux, parce qu'ils seront devenus inutiles?

C'est la question que nous aimerais débattre, en étudiant la position de l'animal selon les trois facteurs principaux de son utilité: Alimentation, Vêtements, Transports.

\* \* \*

Dans l'alimentation générale, la place qu'occupe la consommation de la viande n'est ni primordiale ni constante. En effet, elle varie d'une époque à l'autre, d'une région à l'autre en raison de nombreux facteurs économiques, politiques ou autres encore.

Ainsi l'Extrême-Orient se réclame d'une civilisation du Végétal en opposition à celle de l'Occident qu'elle considère comme une civilisation de l'Animal. A ce titre, aujourd'hui encore, près de 50 millions de bovidés vivent aux Indes, intouchables et affamés, offrant aux épizooties un des terrains les plus favorables. Ce chiffre correspond à la somme des cheptels bovins élevés patiemment aux U. S. A. et en Russie.

Nous savons que le rite judaïque prescrit à ses fidèles de ne consommer que les viandes sacrées, et l'histoire nous enseigne que durant le moyen âge, dans certains pays du nord de l'Europe, le clergé interdit aux chrétiens de manger de la viande de cheval.

Ce sont là des restrictions dans la consommation de la viande, partielles ou totales, affectant une certaine partie seulement de l'humanité. Elles presupposent des usages et coutumes qui n'ont que peu de rapport avec les nôtres, avec notre vie active à l'extrême, avec notre civilisation qui rationalise jusqu'à la façon de se nourrir.

A cause de sa valeur nutritive, la viande devrait garder dans l'alimentation une place de premier ordre: les produits animaux ont une valeur nutritive supérieure à celle des aliments purement végétaux. Il est suffisamment démontré que la graisse et les protéines animales, ajoutées aux hydrocarbones des végétaux, améliorent sensiblement la valeur diététique des aliments, et qu'elles sont nécessaires à l'équilibre de l'alimentation humaine. Les hommes soucieux de régler leur nutrition avec entendement devraient en tenir compte, car il est avéré que, pour maintenir à un niveau élevé la capacité de travail de l'homme et le rendement de la main-d'œuvre, il faut assurer à la population une nourriture de qualité optima et de variété très étendue.

On a certainement tort de faire grief à certaines régions de consacrer trop de temps aux plaisirs de la table. On oublie que la table est avant tout le centre de la réunion de famille et que celle-ci y trouve d'autant plus d'intérêt que les séances en sont plus fréquentes et moins écourtées. Mais dans notre monde sans cesse accéléré, la gastrophilie, cette «sagesse de la table» perd de plus en plus ses droits. Aussi est-ce bien avec une amertume certaine sur les destinées de notre temps que l'on se rappelle l'aphorisme d'un grand penseur proclamant que «c'est aux marmites d'un pays qu'on mesure le degré de culture de sa population». En fait, là où la pitance est trop maigre, les instincts s'avilissent: le plaisir de vivre est certainement diminué.

De nos jours, cet abandon du culte de la table n'a pas que des causes gastronomiques ou esthétiques. L'universelle fureur de vivre qui nous affecte depuis quelques années, semble condamner les plaisirs qu'il faut déguster et savourer. La préparation, la cuisson des produits carnés demandent un temps plus long, et ce temps, on ne le prend plus. Dans les familles – sans cesse plus nombreuses – dans lesquelles les deux conjoints sont occupés en dehors de leur domicile, il n'est plus question de préparer un pot-au-feu qui demande toute une matinée de cuisson. L'usine et l'atelier ne libèrent leurs captifs que quelques instants avant l'heure des repas et les ménagères n'ont plus qu'à se précipiter sur des denrées en conserve, toutes prêtes et si possible toutes cuites.

Il est vrai que les prolétaires de toutes les sociétés et de tous les régimes n'ont guère le choix de leur nourriture, et la viande, aujourd'hui encore, représente pour eux un demi-luxe. En effet, malgré les progrès de la technique dans la rationalisation de l'élevage, mécanisation ou collectivisation, on n'arrivera jamais à réduire au-delà d'un certain minimum le temps nécessaire à la production d'une pièce de bétail de boucherie. C'est précisément ce temps plus long que celui qui est nécessaire à la production des aliments à base végétale, qui fera qu'à pouvoirs nutritifs égaux, un morceau de viande sera toujours plus cher que des légumes.

On ne pourra vraiment se passer des animaux comme producteurs de cette richesse nutritive que constitue la viande et de la plus-value des produits carnés constituée par le temps nécessaire à leur production, que lorsque la chimie sera à même de fabriquer rapidement et à bon marché l'albumine synthétique pour obtenir du lait « chimique » ou une synthèse de la viande et de ses succédanés. Ce qui ne semble pas près d'arriver.

Voilà la question résolue du point de vue théorique. En fait, le problème est plus compliqué: il existe des sociétés prospères et des sociétés sous-développées; les évolutions que subissent les meilleures sociétés ne sont pas toujours dans le sens du progrès et l'on pourrait croire que les problèmes économiques touchant à l'alimentation, jouissent d'une indépendance vraiment sui generis.

D'après les raisons alléguées plus haut, on comprend que la plèbe romaine revenant un minimum ait crié: panem et circenses. (Le blé venait de l'étranger et les gladiateurs étaient des captifs.) Mais ce qu'on a peine à comprendre, c'est que notre ouvrier moderne, malgré l'assainissement des salaires, ne cherche pas à améliorer sa table par la présence d'une viande plus abondante et mieux préparée. Il préfère au contraire utiliser son traitement à l'achat d'un mécanisme quelconque: vélo, radio, voiture. Il suit, dans le domaine alimentaire, une évolution vers l'inorganique que l'on connaît par ailleurs sous le nom de phénomène de dévitalisation. Ce fait nous explique pourquoi dans de nombreuses villes, l'accroissement de l'industrie n'a pas entraîné une augmentation notable de la consommation des produits animaux, alors que l'élévation progressive du niveau de vie moyen aurait dû la favoriser.

Les statistiques publiées à Paris et aux Etats-Unis nous font voir clairement qu'en dépit de l'amélioration du standard de vie, la consommation de viande dans ces pays est en diminution assez constante. Faut-il y voir la résultante d'un changement du goût ou l'influence, toujours puissante, des «pressure groups» de l'alimentation? De même, on peut se demander pourquoi en Suisse la consommation de la viande de cheval a subitement augmenté jusqu'à couvrir en 1955 le 3% de la consommation de viande et en Belgique le 13%. Evolution du goût ou spéculations financières? La question reste ouverte. Mais dans une telle perspective, le problème de l'élevage du bétail de boucherie reste quelque peu aléatoire.

Du moment qu'il représente une certaine valeur économique pour celui qui peut le pratiquer, l'élevage est en général lié d'assez près aux destinées économiques et à l'ensemble économique d'un état, avec tout ce qu'il comporte de stable et d'instable, de spéculations heureuses ou malheureuses. L'agriculteur n'élève que selon la loi de l'offre et de la demande, ce qui nous vaut que l'élevage pour les besoins de l'alimentation est plus restreint qu'on ne le suppose en général.

Il a bien fallu se rendre compte de ce fait durant la dernière guerre. Lorsqu'on dut approvisionner en viande les millions d'hommes qui se trouvaient sous les armes (du point de vue consommation, la viande avait pris une importance nouvelle), les cartes de rationnement devinrent bien vite une nécessité parce qu'il n'y avait pas assez de viande pour tous. Tel fut le cas des pays belligérants. Chez nous, en prévision d'une extension du conflit, le plan Wahlen obligea les paysans à transformer en champs de céréales une grande partie de leurs prairies et pâturages. En certains endroits, il fallut même défricher. Le résultat en fut qu'à la fin des hostilités, le cheptel des animaux de boucherie de notre pays, comme celui des pays belligérants, avait considérablement diminué. A la fin du conflit, on pouvait évaluer, dans les deux mondes, une régression de 18 millions de têtes pour l'espèce porcine et de 25 millions pour l'espèce ovine, sans compter une hécatombe de volaille. Les vides causés chez le bovin furent moins considérables grâce à la production accrue des deux Amériques.

La guerre terminée, il fallut reconstituer ces cheptels. Le manque de main-d'œuvre agricole obligea le paysan à abandonner la culture des céréales pour se vouer à l'élevage qui nécessite moins de travailleurs que la culture. Ce manque de main-d'œuvre favorisa donc sensiblement la reconstitution des cheptels. En Suisse, la culture des céréales est tombée de 330 000 ha en 1945 à 220 000 aujourd'hui. On en est même venu à s'inquiéter pour l'économie du pays, de la disproportion croissante entre le cheptel, sans cesse multiplié, et la surface du sol cultivé, chaque jour en voie de diminution. Mais ce n'est pas chose nouvelle dans l'histoire du monde, que de voir surgir un conflit opposant éleveur à cultivateur.

Il n'y a pas que les guerres pour modifier les destinées des états et poser des questions aux économistes. L'accroissement de la population du globe fait rebondir dans un autre sens les problèmes de l'alimentation en viande et de la destinée du bétail de boucherie. L'image d'un monde déchiré par les guerres nous laissait entrevoir un «avenir» possible pour le bétail dans les pays où il n'avait pas été abattu en masses; mais celle d'un monde surpeuplé nous fait craindre que l'on ne puisse régler les problèmes de l'alimentation humaine par des solutions biologiques – telles celles que recherche l'empereur du Japon en étudiant la faune et la flore marines afin d'en tirer une nourriture qui sauve son peuple de la famine – ou par des solutions chimiques.

\* \* \*

Les progrès de la technique sont plus sensibles dans la question vestimentaire. Ils menacent de supplanter définitivement les animaux comme producteurs des matières qui servent à la confection des vêtements.

Nous imaginons volontiers les premiers hommes vêtus de peaux de bêtes. Ce n'est que petit à petit que leur industrie leur a procuré des vêtements d'une autre provenance. On découvrit tout d'abord la richesse que représentait le règne végétal, lin et coton, puis la chimie remplaça aisément les produits que l'on tirait des animaux.

Si l'on en croit Aristote, la soie n'était pas inconnue en Grèce et à Rome. Mais les vêtements que l'on en confectionnait n'étaient pas aussi riches et bigarrés que ceux que l'on portait à la même époque au Moyen-Orient. Il est vrai que l'aristocratie romaine préférait dépenser une fortune pour la préparation d'un banquet que de dépenser des prix exorbitants pour de la soie. La morale austère de certains empereurs romains condamnait le port des vêtements de soie comme indécents. On reprochait à la soie trop souple d'épouser trop facilement les formes du corps.

La sériciculture s'est implantée en Europe, venant de la Chine, par l'intermédiaire des Byzantins. Elle rencontra tout d'abord de nombreuses difficultés puis elle connut de nombreuses années de prospérité. Actuellement l'industrie de la soie doit se défendre contre les succédanés obtenus grâce à la découverte des fibres synthétiques, la rayonne tout d'abord, puis la fibrane et le nylon, tous produits chimiques à base de cellulose et de charbon. L'avenir de la soie naturelle se trouve ainsi sérieusement compromis. La sériciculture tend donc à retourner vers l'Asie orientale, son ancienne patrie, qui

seule possède la main-d'œuvre abondante et laborieuse qu'elle nécessite. Chez nous, la soie demeure uniquement l'apanage des grands seigneurs, des élégantes et on l'utilise encore pour la confection de certains ornements religieux.

Bien que d'importation plus ancienne, la laine connaît aujourd'hui un sort analogue à celui de la soie. Elle est encore indispensable à la confection des vêtements chauds; preuve en est le succès obtenu ces dernières années par la canadienne. D'autre part, le mouton offre l'avantage qu'il produit et laine et viande. Il est en plus un animal qui se plie très facilement à l'élevage extensif, car la production de la laine, même de première qualité, n'exige pas que l'on donne des soins spéciaux à l'animal. Mais la laine de mouton est, elle aussi, de plus en plus concurrencée par les produits de synthèse.

Jugeons en plutôt par quelque statistique. Aux U.S.A., les textiles utilisés comme vêtements se composent de 71,2% de coton, 21,6% de fibres synthétiques, 7,1% de laine, et seulement de 0,1% de soie. En France et chez nous, l'industrie textile a accru l'importance des mélanges et, de ce fait, on peut maintenir en quelque sorte la laine dans le commerce.

Certains économistes ont prétendu qu'en produisant de la laine à partir de la caséine, on pourrait maintenir le développement du cheptel bovin. Pour le moment, cette idée ne saurait être retenue pour la raison qu'elle n'a pas acquis d'importance internationale. Il n'y a guère que les Italiens qui aient quelques expériences à ce sujet et pas très heureuses à ce que l'on sait.

C'est donc vers la cellulose, vers son utilisation toujours plus considérable que les hommes vont orienter leurs besoins textiles. Et ceci soulève le problème de la suffisance de nos réserves forestières.

\* \* \*

Nous savons par les dessins rupestres que les artistes primitifs avaient une préférence pour les animaux rapides et agiles, les rennes et les chevaux en particulier. Les lourdauds et poilus tels le mamouth et le rhinocéros, sont plutôt caricaturés. Il est donc permis de penser qu'ils entrevoyaient dans le cheval surtout un moyen de locomotion permettant de s'enfuir, de chasser de guerroyer et d'être le premier sur place pour saisir le butin. Quoiqu'il en soit, on est à peu près certain, de nos jours, que l'attelage du bœuf notamment à la charrue a précédé celui du cheval en bien des endroits, en Germanie surtout et à l'est de l'Europe. Mais nous sommes dans l'impossibilité de savoir quel peuple ou quelle tribu a commencé d'atteler ou de seller le cheval. La découverte de mors en bronze et en os prouve tout au plus que le cheval était domestiqué. Ce n'est pas un argument apodictique pour déclarer que le cheval était utilisé dans telle région comme bête de trait ou de selle.

Il est hors de doute que les invasions des Celtes ou des Indo-Germains en Europe sont dues au facteur transport qu'apporta la domestication du cheval. Sans moyens de transport un peu rapides, pas d'invasion possible à longue distance. Le cheval développa le mouvement du pas en donnant un rayon plus grand à la circulation normale. Il favorisa le commerce et, par-dessus tout, les nécessités de la guerre et de la chasse. Il est prouvé que l'utilisation du cheval par les barbares fut une des causes de la chute de l'empire romain d'occident. Le mépris des Romains pour la cavalerie finit par leur être fatal vis-à-vis des barbares qui étaient presque tous montés.

Le système féodal lui-même est lié de très près au pouvoir de posséder et de disposer d'un cheval.

Le remplacement des animaux de trait et de selle par la motorisation a mis beaucoup de temps. Si dans nos villes le cheval n'a plus droit de cité comme animal de traction, s'il n'est plus qu'une curiosité et le fiacre un objet de musée, rien ne laisse actuellement prévoir qu'il recouvrira sa place un jour. Dans le domaine militaire, depuis qu'il a perdu sa valeur décisive pour le tournant des batailles, il est définitivement entré en chômage.

Pour l'agriculture moderne le danger de sa disparition s'aggraverait au cas où l'on viendrait à mettre les terres en commun comme c'est le cas dans le système

russe. On estime que dans le monde entier le nombre des chevaux a passé ces dernières années de 105 à 80 millions.

Mais ne cherchons pas à dramatiser. D'après des données internationales, pour remplacer tous les équidés, il faudrait construire beaucoup de chemins de fer, fabriquer au moins 5 fois plus d'automobiles qu'aujourd'hui; il faudrait que tous les hommes qui se servent de chevaux soient mis en condition économique de pouvoir acheter et entretenir une voiture automobile.

Cela ne paraît pas être le cas pour un avenir prochain, d'autant plus que les crises économiques entraînent régulièrement une réutilisation du cheval.

\* \* \*

Que conclure de ces quelques considérations? Verrons-nous l'âge du laboratoire succéder à l'âge de la domestication? Les statistiques desquelles nous nous sommes inspirés pour notre exposé nous laissent entrevoir une régression de certaines espèces animales, régression qui aurait lieu de nous alarmer. Mais la science du chiffre ne vaut que pour la période dans laquelle nous nous trouvons. Elle est moins exacte en ce qui concerne le passé, et l'avenir est soumis à toutes sortes de lois qui sont fonction du développement de la société. Les statistiques n'ont que peu de prise sur la vie propre des espèces; elles ne connaissent ni leurs périodes de foisonnement ni de régression.

D'autre part toutes les espèces ne sont pas en diminution. Les sciences naturelles nous apprennent que certaines espèces, existant à peine il y a cent ans, sont en pleine progression: hennetons, doryphores, etc.... Et qui sait si cette diminution actuelle de certains animaux domestiques n'est pas la traduction momentanée du vaste équilibre biologique universel? Le champ de la science et de la domination humaines ne saurait se rétrécir du fait de la disparition de quelques animaux domestiques. Si certains rongeurs n'avaient pas été régulièrement décimés par certains carnivores, aurions-nous aujourd'hui un pays recouvert de tant de végétation?

Ce qui peut nous paraître grave, c'est que cette disparition de nos grands animaux domestiques est voulue en partie par l'homme. Sans cesse harcelé par son désir de conquête, l'homme moderne semble oublier ses anciens compagnons. Loin de nous l'idée de souhaiter la réapparition d'une époque révolue. Mais nous pourrions nous demander si, avec la disparition d'instruments vivants, ce n'est pas un des traits les plus émouvants du visage de l'humanité qui s'estompe. En tout cas, c'est un rapport avec la vie qui disparaît. C'est une rupture des liens psychologiques entre l'homme et l'animal. Sans doute, l'usage d'un tracteur est-il infiniment plus commode que l'emploi d'un petit mulet capricieux qui s'arrête en plein effort parce qu'il a flairé la présence d'un chardon tentant. Mais, si l'on admet que l'homme n'est pas qu'un pur intellect, qu'il a besoin de liens avec la nature, on comprendra sans peine que l'abandon de l'instrument vivant constitue une brêche dans ses relations avec la nature.

Ce besoin de relations vivantes avec la nature se signale particulièrement dans la création de plus en plus fréquente de jardins zoologiques.

Est-ce une compensation que recherche l'homme pour sa vie qu'il sent déjà dévitalisée?

Certes, il y a des relations fausses entre l'homme et les animaux. Telle dame qui croit chérir son toutou comme il se doit, en ravalant cet animal utile et intelligent au rôle d'une poupée vivante, transpose souvent des affections tout humaines dans des régions qui leur sont proscrites. Ce féti-chisme morbide est loin de disparaître à notre époque. Nous devons aimer les bêtes non par anthropomorphisme, c'est-à-dire à travers nous-mêmes, par une sensiblerie déplacée, en leur accordant des affections qui ne sont dues qu'aux hommes, mais par un attachement constant à ces bons et anciens serviteurs, car, avec leur disparition, c'est un peu de notre âme d'homme qui meurt.

---

Aus der Kleintierklinik der Reichsuniversität Utrecht, Holland  
(Direktor: Prof. Dr. G. H. B. Teunissen)

## **Thoraxchirurgie beim kleinen Haustier**

Von Prof. Dr. G. H. B. Teunissen

### **I. Anästhesie**

Die Schwierigkeiten bei der Thoraxchirurgie liegen u.a. darin, daß die Brusthöhle eröffnet werden muß, wodurch der für die normale Atemtätigkeit notwendige negative Innendruck infolge der anatomischen Besonderheiten des Mediastinums bei Hund und Katze in beiden Thoraxhälften aufgehoben wird. Infolge des Verschwindens des negativen Innendruckes kollabieren die Lungen und sind dadurch für die Atmung ausgeschaltet. Das Tier müßte ersticken.

Beim Menschen sind, soviel mir bekannt ist, die Verhältnisse weniger ungünstig, so daß Operationen ohne besondere Narkosetechnik möglich wären, da beim Eröffnen der einen Thoraxhälfte die andere funktionstüchtig bleibt.

Bei der modernen Narkosetechnik wird Luft oder Sauerstoff mit einem gasförmigen Narkotikum vermischt oder nicht, aus einem Gummiballon in einem möglichst der natürlichen Atemfrequenz angepaßten Rhythmus in die Lungen gepumpt. Dadurch werden die Lungenalveolen gedehnt, und wenn der Druck auf den Gummiballon aufhört, ziehen sich die elastischen Fasern wieder zusammen. So wird das Gas wieder nach dem Gummiballon zu ausgepreßt. Auf diese Weise wird die Atmung künstlich unterhalten. Der Anästhesist hat also die Atemtätigkeit gänzlich in der Hand. Er kann diese sowohl wörtlich wie bildlich kontrollieren. Man spricht deshalb auch von